

Stabat Mater Furiosa

À Gisèle Torterolo, comédienne

Je suis celle qui refuse de comprendre
je suis celle qui ne veut pas comprendre et
qui implore
et si j'implore ne riez pas
pas de haussements d'épaule pas
de murmures
et pas de prétextes les yeux baissés
pour éviter ma voix
mon émotion n'est pas un chien que je promène
un petit chien-chien que je cajole et promène
mon émotion est noire et lourde
elle a le poids de la hache et
le tranchant du silex
et si je prie c'est sans dieux
si je prie c'est comme quand on dit : je vous en prie
c'est la vie que je prie
je vous en prie la vie et
je ne sais pas de quoi je la prie mais
je sais que la prière est lourde et noire
qu'elle n'appelle pas ne commente pas n'apure pas
les comptes
elle viendra
ma prière un moment seulement s'il vous plaît
toi mon garçon écoute laisse laisse
jeux leçons et chansons
si tu en as le privilège
écoute reste ici debout
dans le pré carré d'ombre et de silence qui peut nous
tenir lieu de parler

tant pis pour toi tu es né tu es de ce monde
 tu sauras
 tu ne peux échapper à ma prière noire
 toi mon père approche
 regarde-moi ose me regarder en face
 je suis celle qui essaie de ne pas comprendre
 de ne pas te comprendre de ne pas entendre tes raisons
 je hais tes raisons je fais silence sur tes raisons
 ah oui nous avons marché dans la brume des champs
 dans l'aurore chahutée des villes
 ma main dans ta grande main qui me voulait tienne
 et douce et hardie et
 neuve et affamée et convaincue de ton désir d'être
 mon père
 soit ! mais cela ne compte pas ne pèse plus
 écoute et ose regarder mes yeux
 toi mon frère
 est-il possible que tu me ressembles
 est-il possible croyable admissible
 que tu portes un peu de mon geste dans tes mains
 quand tu égorges
 et que mon visage dans ton visage se penche
 sur la boue écarlate et le cadavre démembré
 à travers toi je serais donc sœur de la chiennerie
 guerriers tueurs éventreurs tortionnaires mercenaires
 soudards miliciens égorgeurs rôtires combattants
 assassins troupiers bourreaux soldats violeurs massa-
 creurs chiennerie en tout genre veulerie
 je n'en finirais pas d'énoncer
 les galops du cheval sur la poitrine de la terre
 je suis sœur à travers toi des chiens qui forniquent
 sur le ventre blanc des amoureuses filles aux hanches
 neuves et femmes vieilles du dernier soir
 ici mon frère que tu entendes !

et toi qui passes en traînant la jambe
 je ne demande pas la cause de tes pas qui usent le
 trottoir
 je ne veux ni sourire ni salut
 ni l'heure ni l'épaule où m'appuyer
 ni qu'on me parle je sais tout ce qu'on peut dire
 quand on est un honnête passant qui traîne la jambe
 dans la rue du jour ordinaire brutal et mou
 brutal parce que mou comme l'abandon comme
 l'édredon mollasse des regrets
 toi aussi écoute
 je n'ai pas de patience c'est tout de suite
 quiconque passe qu'il m'écoute c'est ainsi
 je parlerai comme ça vient j'implorerai
 mesquine piteuse hargneuse
 je ferai la pleureuse la hideuse
 j'y mettrai tout le pathétique drame et tragédie
 et le sang au cerne des mots comme un rimmel après
 les pleurs
 dégoulinant dégoûtant
 j'appuierai le trait oh mais au fait
 je n'ai pas inventé le drame oh mon dieu le drame
 ni la tragédie ah la tragédie
 et le trait de l'épouvante et du dégoût
 il est épais assez dans la chair des hommes et
 je n'y suis pour rien
 ma prière voilà comment commence ma prière
 j'aime que le matin blanc pèse à la vitre et l'on tue
 ici
 j'aime qu'un enfant courant dans l'herbe haute vienne
 à cogner sa joue à mes paumes et l'on tue ici
 j'aime qu'un homme se plaise à mes seins et que sa
 poitrine soit un bateau qui porte dans la nuit et l'on
 tue ici

j'aime qu'on bavarde à la porte du boulanger quand
 il n'y a d'autre souci que le bleu du ciel étendu sous
 la théorie des nuages et l'on tue ici
 j'aime qu'à quelques-uns on s'ennuie paisiblement
 à observer le vent dormir sur les toits de la ville et
 l'on tue ici
 j'aime qu'on bâtit une fleur pour la fleur dans le
 loisir insipide du jardin et l'on tue ici
 j'aime que la pierre roule dans la rivière et que cela
 fasse un bruit de clarinette et l'on tue ici
 j'aime que les heures ne soient que le temps qui passe
 pour faire les heures et l'on tue encore ici encore
 et voilà comment continue ma prière
 êtes-vous là encore êtes-vous là mangeurs d'ombre
 je crache
 je crache sur l'homme de
 l'homme de guerre
 je crache sur le guerrier de la prochaine
 de la prochaine guerre
 qui joue aujourd'hui avec son ours en peluche les ailes
 des mouches et
 la poudre rouge et bleue des papillons
 je crache sur l'esprit de guerre qui pense et prévoit
 la douleur
 je crache sur celui qui pétrit la pâte de la guerre
 et embrasse son sommeil quand on cuit la mort au
 four de la guerre
 je crache sur le ruisseau de sang qui tombe des doigts
 du vainqueur
 comme un mouchoir par mégarde tombe au caniveau
 je crache sur celui qui fait d'un corps de femme une
 chair ouverte
 une chair bleue qui était blanche
 couverte de guêpes qui était faite pour le baiser

déchirée qui était comme une soie pour le soleil
 je crache sur la haine et la nécessité de cracher sur
 la haine
 homme de guerre je te regarde
 regarde-moi
 je te dis regarde-moi
 tu ne sauras pas qui je suis ni d'où je viens
 je n'en ai plus la mémoire
 plus de place pour la mémoire
 mon esprit est tout entier occupé à forger les sentences
 de ma colère
 soudain si je veux comprendre tout de même
 tout de même
 je suis celle qui essaie de comprendre par la colère
 comme la cascade comprend la roche par la colère
 il me faut ce courage d'effacer en moi l'effet de la
 douceur tout souvenir
 de la douceur
 et toi il te faut également accomplir
 ce mauvais courage
 dont tu es la cause
 il nous faut effacer l'effet de la douceur tout souvenir
 de la douceur
 la chaleur d'une main sur l'épaule au dévers du lit
 quand la lumière dessine la fenêtre au petit matin
 la chaleur du doigt qui essuie le lait sur les lèvres de
 l'enfant
 la chaleur du front qui cherche la maison bâtie sous
 l'aisselle
 la chaleur d'une table où s'échangent les sourires
 comme un vin clair
 tandis qu'au jardin derrière la porte qui tremble
 montent
 des fleurs blondes parfumées sensuelles comme

la flamme des cheminées
 la chaleur de la pensée et du doute frêle
 la chaleur des années et la rémission des soleils dans
 l'hiver
 il nous faut la colère je dis
 la colère brutale plus rapide que la balle des fusils
 plus torturante que l'électricité dans la bouche
 plus cruelle et plus définitive
 que la cruauté des haches au poignet les haches
 écoute
 j'étais fille
 près des trois oliviers
 ou là-bas plus loin près du chêne qui ne tremble pas
 dans la flambée ocre de l'automne
 ma ville était de sable et de pierres sèches
 ou bien je courais au long des fontaines sous les ter-
 rasses de bruyère
 ou bien j'allais chercher la neige dans le seau pour
 le chauffer
 au feu jaune de l'âtre
 et je mettais dans la bassine l'eau bouillante encore
 blanche
 comme si elle se souvenait de la neige
 et grand-mère y baignait ses pieds fragiles
 j'ai grandi sous les trois oliviers
 l'olivier de Nessim le paysan
 l'olivier de Farida sa fille
 l'olivier noir le troisième l'arbre de l'exil
 j'ai grandi avec les parfums du basilic et les contes
 bleus du début
 des temps
 ailleurs j'ai grandi pieds nus sur des terres engraisées
 par les pluies et les feuilles
 au creux d'un village bercé par sa colline

la première à confesse et la première à rouler avec
 les garçons
 derrière les ronces
 ailleurs j'ai grandi sous un ciel gelé
 contre le vent contre le temps
 mais adossée à des forêts nues
 et j'ai vu mes parents rire une fois l'an
 quand le soleil ouvrait des sentiers bruns dans la
 neige
 je m'appelais Kim Ingrid Tania Juliette ou Amina
 cela n'importe pas plus que la couleur de mes yeux
 la couleur des yeux n'est pas la couleur du regard
 écoute
 cela est comme un conte
 cela commence toujours comme un conte
 écoute tu ne devrais pas être impatient de savoir
 j'ai grandi attends j'ai grandi
 à seize ans j'ai dansé avec le vent de sable rouge
 et j'ai traversé en riant les oasis sur le cheval de Jamel
 et le cheval de Mahmoud
 j'ai cueilli la rose des ruisseaux rose comme un pre-
 mier baiser
 j'ai écouté le vieux Nessim raconter le destin de trois
 étoiles
 sous les trois oliviers
 à dix-sept ans j'ai nagé nue dans la rivière
 sous le pont où l'on dit qu'à la Noël le Diable avec
 ses violons
 fait valser les âmes
 j'ai couru derrière les fils du village à travers les
 nuits d'été
 et j'ai goûté la vigne des terrasses sur les lèvres brû-
 lantes des fils du village

à dix-huit ans
 j'ai vu l'étranger sortir de la forêt dans un matin de
 neige bleue
 il a porté mon seau de neige
 il l'a chauffé dans l'âtre et a lavé les pieds fragiles
 de grand-mère
 avec mon père il a refait le toit de la maison
 et il a demandé mes lèvres pour salaire
 et je n'ai pas baissé les yeux
 écoute
 j'étais fille nubile
 et ma vie était posée comme un soleil sur l'horizon
 un doigt sur une joue à peine qui l'effleure
 pour évoquer la saveur je croyais ce qu'il faut croire
 instruite pourtant du malheur par la perte d'un seul de
 tes cheveux mon père
 par le seul événement de ton pied glissant sur la
 pierre
 mais je croyais ce qu'il faut croire
 parce qu'il y avait les trois oliviers
 la douceur sur la peau des collines
 et l'étranger qui demandait mes lèvres
 je croyais à la rumeur des jours
 à la lenteur des nuits
 au tendre divorce des heures
 à la nostalgie gentiment amère des soirs je croyais
 à l'ombre rousse dans le chemin
 au silence dans le rire
 à la force bruissante des légendes
 au chaud au froid à la faim à la soif au vent au chagrin
 à la branche
 à l'ennui au parfum à l'orage à ce qui paraît et dis-
 paraît
 bref à toutes ces petites choses humaines

qui sont humaines et
 inutiles bien sûr mais qui ne demandent à l'homme
 que d'être à son métier de vivre
 sans hausser le ton et sans hausser la garde
 je croyais ce qu'il faut croire
 ça commence toujours ainsi
 toujours pareil
 l'évangile des apparences
 et puis le bruit est venu
 un tremblement sourd et lointain sous la terre
 et les feuilles ont tremblé aux arbres
 et quelque chose a chanté faux soudain
 dans la voix des rivières
 et la neige molle et grasse défaite se prenait aux
 cheveux
 ça a duré des mois des années peut-être
 un malaise douteux indistinct
 quand le muscle du cœur fait entendre son effort
 qui devrait se taire
 et le bruit est venu par toute la terre
 on a entendu le pas des hommes
 et c'est un terrible symptôme n'est-ce pas !
 on n'entend pas les pas de la foule le samedi dans
 les villes
 sur les places publiques dans les marchés
 on n'entend pas le pas d'un homme qui va à son
 travail
 et quand un homme court vers ce qu'il aime c'est
 son souffle qu'on entend
 mais quand la foule des guerriers se met en chemin
 c'est son pas d'abord qu'on entend
 son pas qui martèle
 oui les coups du marteau sur la terre
 le pas qui frappe et qui dit je suis là je suis partout